

L'enthousiasme du scepticisme

dans Katja Rodenburg, Monic Schijvenaars, Paul van Tongeren (dir.), *Nietzsche lezen. Negentien filosofen over hun eerste kennismaking*, Uitgeverij Damon Budel, 2000, pp. 81-82.

Derrière la vieille maison de mes parents en Versilia – petite région enchantée près de la mer, en Toscana – il y avait un arbre, un petit prunier de trois mètres de haut dont les feuilles protégeaient du soleil tout en laissant percer ici et là quelques-uns de ses rayons.

A l'abri sous son feuillage, j'avais installé une petite table en bois, usée par des années de service dans un parc de loisir où je travaillais l'été pour pouvoir étudier la philosophie le reste de l'année, et une vieille chaise qui venait de l'ancien bureau de mon grand-père.

C'était l'automne de mes vingt ans, l'automne le plus long, le plus clair et le plus heureux de ma vie. A la fin de juillet, j'avais passé les examens de ma première année de fac et le diplôme de ma dernière année au conservatoire de musique. J'étais libre jusqu'à la moitié de novembre et, entre une promenade sur la plage où j'allais savourer le dernier soleil, et un cours de composition musicale qui venait de commencer, je lisais Nietzsche.

Chaque matin, je descendais de la mansarde où se trouvait ma chambre et je m'installais sous le prunier, un livre de notre philosophe sur la table et un crayon bien taillé à la main.

Ce n'était pas ma toute première lecture de Nietzsche : déjà deux ans auparavant j'avais eu entre les mains *La philosophie à l'époque tragique des Grecs*, alors que j'étudiais la pensée antique. Et puis, j'avais lu à plusieurs reprises et dans le désordre la *Généalogie de la morale*, *Par delà le bien et le mal*, *La Naissance de la Tragédie* et surtout les postfaces que Giorgio Colli avait apposées à ces œuvres dans les jolis petits volumes jaunes de la *Piccola biblioteca Adelphi*. Mais ensuite, pendant ma première année à l'université de Pise, j'avais suivi les cours sur « Nietzsche et Wagner » de Giuliano Campioni qui, s'inspirant de la méthode de son ami Mazzino Montinari, m'avait fait découvrir une manière de lire Nietzsche « historique et non idéologique, philologique et non actualisante »¹.

La lecture que je faisais maintenant sous mon prunier, c'était donc ma première véritable lecture de Nietzsche, après avoir appris à lire avec le soin et la méthode d'un homme de science mais à un âge où l'on n'a pas encore perdu l'enthousiasme de l'adolescence. Et dans ce cas, mon enthousiasme prenait la forme, seulement apparemment paradoxale, de l'enthousiasme du scepticisme,

¹ Mazzino Montinari, *Su Nietzsche*, Roma, Editori Riuniti, 1981, p. IX.

de la désillusion, de la force de la raison : car le livre que je lisais et méditais dans mon bureau en plein air, c'était *Menschliches, Allzumenschliches* avec ses appendices et ses notes préparatoires.

Voici donc mon premier Nietzsche, ce qui a formé le peu de raison qui aujourd'hui est en moi, qui m'a donné les quelques convictions que je garde encore maintenant, notamment la conviction que « Überzeugungen sind gefährlichere Feinde der Wahrheit, als Lügen » (MA, aph. 483). Ce Nietzsche m'a poussé à continuer et à élargir mes études et en général à exercer mon intelligence, même dans la vie de tous les jours ; il m'a éloigné une fois pour toutes de la pensée mythique et de tout refus ou soupçon lancé à l'égard de l'exercice rigoureux et impitoyable de notre esprit analytique et critique. Ce Nietzsche a été mon *sapere aude* radical. « Glück liegt in der Geschwindigkeit des Fühlens und Denkens: alle übrige Welt ist langsam, allmählich und dumm. Wer den Lauf des Lichtstrahls fühlen könnte, würde sehr beglückt sein, denn er ist sehr geschwind » (FP 3[75] 1875). Des phrases comme celles-là m'ont marquées à jamais et encore aujourd'hui je me souviens presque par cœur de beaucoup d'extraits de cette philosophie de l'esprit libre. Mais surtout, quand j'arrête un moment de courir et que je pense à mes instants de bonheur et aux périodes lumineuses de ma vie, je me revois en ce doux automne de la Versilia, faisant connaissance avec ce Nietzsche qui me pousserait à faire connaissance avec moi-même.

Paolo D'Iorio
(ITEM-CNRS, Paris)